

Jacek Hugo-Bader sur les traces de Ryszard Kapuściński et de Svetlana Alexievitch en ex-URSS

La Fièvre blanche. De Moscou à Vladivostok, 2009

Katia VANDENBORRE

Université libre de Bruxelles/FNRS

Jestem w grupie kilku czołowych specjalistów od reportażu i literatury faktu w Polsce. Moje książki zostały przetłumaczone na kilkanaście języków. Do tego jestem silny, wytrzymały i odporny jak wielbłąd. Mam 55 lat, biegam maratony letnie i naciarskie, do pracy jeżdżę przeważnie na rowerze, oddaję honorowo krew, mogę wypić – ale nie muszę.

Nie jestem alpinistą, ale błyskawicznie się uczę, mam duże doświadczenie w turystyce górskiej, znoszę niewygodę, ekstremalne temperatury (kilka zimowych samotnych wypraw na Syberię od Uralu po Czukotkę). Pustynie Gobi i Kara-kum pokonałem na rowerze. Jestem reporterem piszącym, ale robię też zdjęcia na poziomie zawodowym. (Hugo-Bader, 2014, p. 7)

Je fais partie d'un groupe de spécialistes de premier plan du reportage et du journalisme littéraire en Pologne. Mes livres ont été traduits dans plus d'une dizaine de langues. Par ailleurs, je suis fort, persévérant et résistant comme un chameau. J'ai 55 ans, je fais le marathon d'été et à ski, j'utilise principalement mon vélo pour me rendre au travail, je donne du sang, je peux boire – mais je ne dois pas.

Je ne suis pas alpiniste, mais j'apprends très vite, j'ai une grande expérience en tourisme de montagne, je supporte les inconforts, les températures extrêmes (quelques expéditions hivernales en solitaire en Sibérie, de l'Oural à la Tchoukotka). J'ai fait les déserts de Gobi et du Karakoum à vélo.

Je suis un reporter qui écrit, mais je fais aussi de la photo à un niveau professionnel¹.

Cet autoportrait flatteur de Jacek Hugo-Bader est un extrait de la lettre « impudemment commerciale » (Hugo-Bader, 2014, p. 24) qu'il adresse à l'alpiniste Jacek Berberka dans l'espoir d'intégrer l'expédition qu'il prépare dans le massif du Karakoram pour retrouver les dépouilles de son frère Maciej Berberka et du partenaire de celui-ci, Tomasz Kowalski, disparus durant l'hiver 2013. C'est ainsi que s'ouvre *Długi film o miłości. Powrót na Broad Peak* [Un long film d'amour. Retour à Broad Peak], le livre dans lequel Hugo-Bader relate son voyage dans les montagnes du Pakistan durant l'été 2013, en compagnie de trois autres alpinistes. Plus qu'une démonstration de son art de la persuasion et de l'ironie, Hugo-Bader met ici en avant quelques éléments centraux de sa personnalité littéraire, en l'occurrence son rattachement à l'école polonaise du reportage, son succès international, son engagement physique dans son travail, son goût pour la Russie orientale, sa préférence pour la forme écrite et son intérêt pour la photographie. Ces quelques caractéristiques demeurent néanmoins insuffisantes pour véritablement cerner le personnage et son œuvre. C'est pourquoi nous nous proposons de faire un détour par la littérature comparée et de confronter les reportages d'Hugo-Bader avec ceux de deux de ses aînés et probables modèles. Les éventuelles relations d'influence avec Svetlana Alexievitch et Ryszard Kapuściński permettront de mieux le situer dans la pléiade polonaise des écrivains voyageurs.

Jacek Hugo-Bader

Pédagogue de formation, Hugo-Bader commence sa carrière journalistique en 1991, après avoir enseigné l'histoire et les sciences sociales à l'école primaire pendant dix ans². Ayant fini comme vendeur de vêtements sur le marché, au pied du Palais de la culture à Varsovie, il entre à *Gazeta Wyborcza* [Le Journal électoral³],

1. Traduction de Katia Vandenborre.

2. WÓJCIŃSKA, 2011, p. 226.

3. Fondé en avril 1989 à l'issue de la Table Ronde, *Gazeta Wyborcza* ou Le Journal électoral tire son nom de sa mission initiale : soutenir la coalition *Solidarność* lors des premières

alors qu'il avait été actif dans la clandestinité en tant que chef de la distribution de la Commission interdépartementale de Coordination qui était chargée de l'impression des journaux *Wola* [L'Appel] et *Tygodnik Mazowsze* [L'Hebdomadaire de Mazovie] pendant l'état de siège (Hugo-Bader, 2006). Ce lien avec l'opposition au régime communiste et l'appartenance au camp victorieux de la transition d'après 1989 sont des facteurs déterminants dans le développement de l'écriture d'Hugo-Bader, d'autant qu'il se spécialise rapidement dans l'espace russophone de l'ex-URSS.

Il revendique cette spécialisation dans l'entretien accordé à Agnieszka Wójcińska en 2011 :

Celui qui écrit doit se spécialiser dans une région particulière du monde. [...] Moi, j'ai ça avec la Russie. On ne peut pas prendre le premier journaliste venu parce qu'il est bon et lui dire : "Vous, vous irez au Laos et vous écrirez un texte fantastique"⁴.

L'exemple du Laos n'est pas sans lien avec l'extrait de reportage qui suit l'interview. *Kurde Czajna* [Punaise de Chine] est un cycle sur la Chine que le reporter a dû sillonner avec un interprète pour saisir ce que lui disaient ses interlocuteurs chinois. Il s'est alors senti comme « un Américain en Russie » :

Przyjeżdżają bez znajomości języka, wynajmują samochód, kierowcę, ochroniarza i tłumacza [...] Jak możesz mieć z kimś intymny kontakt przez tłumacza? (Wójcińska, 2011, p. 231)

Ils viennent sans connaître la langue, ils louent une voiture, un chauffeur, un garde du corps et un interprète [...] Comment peux-tu avoir un contact intime avec quelqu'un par l'intermédiaire d'un interprète ?

Ce contact intime, Hugo-Bader parvient à l'établir avec les Russes :

[...] Dobrze rozumiem Rosję, spędziłem tam mnóstwo czasu i mocno wgrzyzłem się w ten kraj. Znam język rosyjski i nie mam żadnej bariery w porozumiewaniu się z ludźmi. Rozumiem kulturę, twarz, mimikę. (Wójcińska, 2011, p. 233)

élections parlementaires libres en juin 1989. Bien qu'il ait conservé son nom, Le Journal électoral est ensuite devenu un quotidien indépendant, accordant une place significative au reportage. De nombreux auteurs y ont été formés par Hanna Krall dans les années 1990.

4. WÓJCIŃSKA, 2011, p. 234.

[...] je comprends bien la Russie, j'y ai passé énormément de temps et je me suis plongé dans ce pays. Je connais le russe et je n'ai aucune barrière de communication avec les gens. Je comprends la culture, les visages, les mimiques.

La plupart des reportages d'Hugo-Bader portent sur la Russie et ses satellites. En 2002, une première sélection est réunie sous la forme d'un livre intitulé *W rajskiej dolinie, wśród zielska* [Dans la vallée paradisiaque, parmi les mauvaises herbes ; Hugo-Bader, 2010]. Elle se compose de dix-sept textes initialement parus dans *Gazeta Wyborcza* entre 1993 et 2001, offrant un tableau de la société post-soviétique de la Russie au Kazakhstan, en passant par la Crimée, la Tchétchénie et le Kirghizistan. C'est d'ailleurs le reportage sur ce dernier pays qui donne son titre au recueil. Divisé en sections alphabétiques, le texte s'apparente à un petit lexique de la production de drogues en Kirghizistan. Accompagné de la photo d'un homme contrôlant son moteur sur la route d'Och à Khorog, le texte s'ouvre sur un spectacle presque irréel dans lequel des jeunes femmes sortent nues des fourrés, le corps couvert de chanvre. Hugo-Bader déploie ensuite un tableau qui donne à voir l'ampleur du trafic de stupéfiants en alliant scènes dialoguées d'apparence insignifiante et explications bien documentées. Cette série de contrastes rythme l'ensemble du livre.

Cette diversité d'univers se retrouve dans *Biała gorączka* (Hugo-Bader, 2011a⁵) traduit en français sous le titre *La Fièvre blanche* (Hugo-Bader, 2012⁶). L'auteur y poursuit le travail entamé dans son livre précédent avec des reportages sur des sujets multiples qu'il rapporte de Russie, d'Ukraine et de Moldavie entre 2001 et 2009. La première partie diffère toutefois de cette deuxième section plus fragmentaire, puisqu'elle se base sur *Reportaż z XXI wieku* [Reportage au XXI^e siècle], un ouvrage de Mihail Vasiliev et Sergej Guščev, paru en Union Soviétique en 1958 et en Pologne en 1960. Ce livre décrit les progrès technologiques attendus pour le début du siècle à venir. Pour ses cinquante ans, l'écrivain décide de s'offrir « un voyage à travers la Russie, de Moscou à Vladivostok, avec ce livre sous le bras⁷ » (Hugo-Bader, 2014, p. 15) et de confronter ce qui y est prédit avec la réalité

5. *Biała gorączka* est paru en 2009, mais toutes nos citations en langue polonaise seront tirées de la réédition de 2011.

6. La traduction française est parue en 2012 sous le titre *La Fièvre blanche* mais toutes nos citations en français seront tirées de la réédition de 2014.

7. [...] *Ruszyć z tą książką przez całą Rosję, z Moskwy do Władywostoku*, HUGO-BADER, 2011, p. 14

contemporaine. Le fossé entre les deux est d'autant plus frappant qu'il va à la rencontre de marginaux (hippies, rappers, rockeurs, sidéens), concluant chaque portrait par une citation de *Reportage au XXI^e siècle*. Ainsi, à l'issue de l'entretien avec Svetlana Izambaeva dans « Miss HIV », nous lisons : « Même les spécialistes les plus prudents sont convaincus que d'ici dix ans, tout au plus, le cancer sera aussi peu dangereux pour la vie humaine qu'un rhume⁸ » (Hugo-Bader, 2014, p. 137). Conscient que pour la jeune femme interrogée un simple rhume peut être mortel, le lecteur éprouve un certain trouble face à ce décalage qui se répète au fil des chapitres et qui donne une dimension burlesque à la réalité qu'Hugo-Bader côtoie lors de son périple.

Tout en maintenant le dialogue entre texte et image, Hugo-Bader traite le sujet de son livre suivant avec beaucoup plus de sobriété. *Le Journal de la Kolyma* [*Dzienniki kołymskie*, 2010] est le compte-rendu d'un voyage en autostop de Magadan à Iakoutsk, 2025 kilomètres qu'il parcourt en trente-six jours pour aller à la rencontre des gens qui vivent « au pôle de l'horreur⁹ » (Hugo-Bader, 2015, p. 18) :

Ale o tym w moich opowieściach nie będzie prawie nic! O tamtych czasach. Jeśli pójdę do ostatnich, co żyją, to z chytrości, by tego nie stracić, bo to ostatnia chwila, żeby zapisać, co było im dane przeżyć, doświadczyć. Bo to ludzie wyjątkowi – oni widzieli dno życia, w łagrze przeszli granicę, poza którą rozpada się wszelka dusza. Ale najbardziej będę chciał usłyszeć, co było później, jak z takim doświadczeniem żyć. Jak oni żyli? Jadę na Kolumę, żeby zobaczyć, jak się żyje w takim miejscu, na takim cmentarzu. Najdłuższym. Można się tu kochać, śmiać, krzyknąć z radości? A jak tu się płacze, płodzi i wychowuje dzieci, zarabia, pije wódkę, umiera? O tym chcę pisać. I o tym, co tu jedzą, jak płuczają złoto, pieką chleb, modlą się, leczą, marzą, walczą, tłuką po mordach...
(Hugo-Bader, 2011b, p. 20 et 22)

Mais je n'ai pas l'intention d'en parler dans mon livre ! De parler de cette époque. Si je suis allé voir les derniers survivants des camps, c'était pour ne pas avoir de regrets. C'est le dernier moment pour rencontrer ces gens exceptionnels, pour apprendre de leur bouche ce qu'ils ont vécu. Ils ont vu le fond de la vie ; dans les camps, ils ont

8. Nawet najostrożniejsi specjaliści wymieniają termin nie dłuższy niż dziesięć lat. Rak będzie taką drobnostką jak katar, HUGO-BADER, 2011a, p. 107.

9. Na biegunie okrucieństwa, HUGO-BADER, 2011b, p. 13.

traversé la frontière au-delà de laquelle l'âme se désagrège. Mais ce qui m'intéresse le plus, c'est de savoir quelle fut leur vie après. Comment vit-on avec cette expérience ? Comment ont-ils vécu ?

C'est pour cela que je suis à la Kolyma, pour voir comment on vit dans un tel endroit, dans un tel cimetière. Le plus grand qui soit. Est-ce qu'ici on peut aimer, rire, hurler de joie ? Je veux savoir comment on y gagne sa vie, boit de la vodka ou meurt. C'est ce sur quoi je veux écrire. Aussi, sur ce qu'on y mange, comment on y lave l'or, comment on y fait cuire le pain, comment on y prie, comment on s'y fait soigner, comment on y rêve et se tape sur la gueule... (Hugo-Bader, 2015, p. 26)

Chaque jour, Hugo-Bader s'invite dans une voiture, s'arrête dans une localité, y fait la connaissance d'une ou de plusieurs personnes, loge chez certaines d'entre elles, écoute leurs histoires et en transcrit une partie qu'il envoie chaque jour à *Gazeta Wyborcza*. Le livre qui en résulte met en miroir l'expérience pérégrine d'Hugo-Bader et le récit de ses interlocuteurs, dans une alternance marquée par des variations typographiques, le tout réuni sous le patronage des *Récits de la Kolyma* de Varlam Šalamov.

Bien que loin d'être achevée, l'œuvre d'Hugo-Bader forme ainsi un corpus original qui évoque, sans s'y rattacher de façon unilatérale, la profusion de récits de voyage écrits sur la Russie ou encore les reportages de ses confrères Hanna Krall, Wojciech Jagielski et Mariusz Wilk. Cependant, deux noms se détachent plus clairement dans le réseau des influences potentielles : Svetlana Alexievitch et Ryszard Kapuściński.

Svetlana Alexievitch

Depuis l'attribution du Prix Nobel de littérature en octobre 2015, le nom d'Alexievitch est devenu incontournable dans le domaine non-fictionnel. Ayant bâti son œuvre littéraire sur le témoignage, elle a réalisé une « vaste fresque du siècle soviétique¹⁰ » qui commence avec la Deuxième Guerre mondiale (*La Guerre n'a pas un visage de femme* [У войны не женское лицо], 1985 ; *Derniers témoins* [Последние свидетели], 1985), se poursuit avec la guerre en Afghanistan (*Les Cercueils de zinc* [Цинковые мальчишки], 1989) et la catastrophe de Tchernobyl (*La Supplication* [Чернобыльская молитва], 1998) pour se terminer avec la chute de

10. ELTCHANINOFF, 2015, p. 12.

l'Union soviétique (*Ensorcelés par la mort* [Зачарованный смертью], 1993 ; *La Fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement* [Время секунд хэнд], 2013).

En raison de la place qu'occupe la société post-soviétique dans la dernière partie de son œuvre, les croisements thématiques entre les œuvres d'Hugo-Bader et d'Alexievitch sont inévitables. Deux textes de *Dans la vallée paradisiaque, parmi les mauvaises herbes* font en effet singulièrement penser à Alexievitch : « Tchétchénie – la croisade des bonnes femmes » [Czeczzenia – Babska krucjata] et « Russie – Je suis entièrement construit de plaies » [Rosja – Caby zbudowany jestem z ran]. Dans la lignée de *La Guerre n'a pas un visage de femme*, le premier donne la parole aux femmes – des mères, des épouses ou des grands-mères qui sont à la recherche de leurs hommes disparus dans le conflit tchéchéne. Relatant le destin tragique de quelques invalides de la guerre d'Afghanistan, le second semble appuyer le propos des *Cercueils de zinc*, dénonçant le mépris des autorités russes pour la vie humaine.

Pour Alexievitch et Hugo-Bader, la vie humaine a une valeur inestimable et c'est elle qu'ils veulent mettre à l'honneur dans leur œuvre. Comme « il est impossible de s'approcher directement de la réalité, front contre front¹¹ » (Alexievitch, 2015, p. 26), l'écrivaine biélorusse préfère se concentrer sur l'appréhension de celle-ci par l'homme : « Je n'écris pas sur la guerre, mais sur l'homme dans la guerre. J'écris non pas une histoire de la guerre, mais une histoire de sentiment¹² » (Alexievitch, 2015, p. 26). Dans *La Supplication*, Alexievitch se préoccupe moins de l'événement de Tchernobyl que de la manière dont les gens l'ont vécu : « Je m'intéressais aux sensations, aux sentiments des individus qui ont touché à l'inconnu¹³ » (Alexievitch, 2015, p. 584). De la même manière, elle ne cherche pas à reconstituer une narration objective de la chute de l'Union soviétique, préférant sa version la plus subjective possible : « J'écris, je ramasse brin par brin, miette par miette, l'histoire du socialisme "domestique"... "intérieure". La façon dont il vivait dans l'âme des gens¹⁴ » (Alexievitch, 2013e, p. 18). Nous observons chez Hugo-Bader ce même repli de la grande histoire sur les expériences personnelles, en particulier dans *Le Journal de la Kolyma* : « Mais ce qui m'intéresse le plus, c'est de savoir

11. Citation tirée du *Journal de l'auteur* (1978-1985), dont des extraits ont été ajoutés en introduction de l'édition française de *La Guerre n'a pas un visage de femme* chez Actes Sud.

12. *Ibid.*

13. La traduction française est plus synthétique que l'original : Пишу и собираю повседневность чувств, мыслей, слов. Пытаюсь застичь быт души. Жизнь обычного дня обычных людей. Здесь же все необычно [...], ALEKSIEVIČ, 2013c, p. 36.

14. Пишу, разыскиваю по крупицам, по крохам историю «домашнего»... «внутреннего» социализма. То, как он жил в человеческой душе, ALEKSIEVIČ, 2013d, p. 4.

quelle fut leur vie après. Comment vit-on avec cette expérience ? Comment ont-ils vécu¹⁵ ? » (Hugo-Bader, 2015, p. 26). Refusant de parler du Goulag, il se pose des questions simples qui s'apparentent à celles d'Alexievitch face aux combattants d'Afghanistan : « Que pensaient ces gens ? Que voulaient-ils ? Qu'est-ce qui leur causait de la joie ? Que craignaient-ils ? Qu'ont-ils retenu¹⁶ ? » (Alexievitch, 2006, p. 22).

Pour Alexievitch, l'humain n'est pas seulement une thématique, il est également sa principale matière première : « Les documents sont des êtres vivants, ils changent en même temps que nous, on peut en tirer sans fin quelque chose¹⁷ » (Alexievitch, 2015, p. 26). Hugo-Bader confond, lui aussi, les personnes qu'il rencontre avec son matériel de travail :

W Rosji tylko jechałem, przemieszczałem się, bo w dużym kraju to trochę zajmuje. Ale to było też zbieranie materiału. Zabierałem wszystkich, którzy machali i z nimi gadałem. Tylko włączałem magnetofon, który jest zawsze pod ręką. Czasem nawet tego nie zauważali, chociaż wiedzieli. (Wójcińska, 2011, p. 233)

En Russie, je ne faisais que rouler, me déplacer, car cela prend du temps dans un grand pays. Mais il s'agissait aussi de collecter du matériel. Je prenais tous ceux qui faisaient signe et je parlais avec eux. Je ne faisais qu'allumer le magnétophone que je gardais toujours à portée de mains. Parfois, ils ne le remarquaient même pas, alors qu'ils étaient au courant.

Considérant l'humain comme leur donnée de base, Alexievitch et Hugo-Bader ont chacun élaboré une méthode pour la collecter et là aussi ils se rejoignent de manière saisissante.

Tel un caméléon, Hugo-Bader s'efforce de se fondre dans le décor pour établir un contact qu'il souhaite le plus intime possible :

Idealna sytuacja jest wtedy, kiedy mieszkam u bohaterów. Nie robię z nimi wywiadu, tylko rozmawiamy sobie przy jedzeniu, przy oglądaniu

15. *Ale najbardziej będę chciał usłyszeć, co było później, jak z takim doświadczeniem żyć. Jak oni żyli?*, HUGO-BADER, 2011b, p. 20.

16. Passage qui ne figure pas dans l'édition russe, https://aldebaran.ru/author/aleksievich_svetlana/kniga_cinkovyie_malchiki/.

17. Voir note 11.

telewizji. Przy obieraniu cebuli można taką rozmowę przeprowadzić, że z butów wyskakujesz. (Wójcińska, 2011, p. 238)

La situation idéale, c'est quand j'habite chez les protagonistes. Avec eux, je ne fais pas d'interviews, nous ne faisons que discuter en mangeant, en regardant la télévision. En pelant les oignons, on peut avoir des conversations à en bondir de ses chaussures.

Tout comme son émule, Alexievitch aspire à s'insinuer dans l'espace privé de ses interlocuteurs :

Je reste longtemps dans la demeure inconnue, parfois une journée entière. Nous prenons le thé, comparons nos chemisiers achetés récemment, parlons de coiffures et recettes de cuisine. Regardons ensemble les photographies des petits-enfants. Et alors seulement... au bout de quelque temps, on ne sait jamais à l'avance ni combien ni pourquoi, survient soudain l'instant tant attendu, où la personne s'éloigne du modèle communément admis – modèle de plâtre ou de béton armé, comme sont nos monuments – pour retourner vers soi. En soi. Commence à évoquer, non plus la guerre, mais sa propre jeunesse. Tout un pan de sa vie... Il faut savoir saisir cet instant. Ne pas le laisser échapper¹⁸. (Alexievitch, 2015, p. 23)

Cet approvisionnement du témoin dans son environnement privé ouvre la porte à des conversations détendues sur des sujets d'apparence triviale :

Распрашиваю не о социализме, а о любви, ревности, детстве, старости. О музыке, танцах, прическах. О тысячах подробностей исчезнувшей жизни. Это единственный способ загнать катастрофу в рамки привычного и попытаться что-то рассказать. О чем-то догадаться. (Aleksievič, 2013d, p. 7-8)

Je pose des questions non sur le socialisme, mais sur l'amour, la jalousie, l'enfance, la vieillesse. Sur la musique, les danses, les coupes de cheveux. Sur les milliers de détails d'une vie qui a disparu. C'est la seule façon d'insérer la catastrophe dans un cadre familial et d'essayer de raconter quelque chose. De deviner quelque chose. (Alexievitch, 2013e, p. 21-22)

18. Voir note 11.

Hugo-Bader accorde la même importance qu’Alexievitch à la simple discussion qu’il enregistre, tout comme elle, sur un dictaphone afin de rester le plus investi possible dans l’échange en cours :

Nie potrafię rozmawiać z człowiekiem i notować. Potrzebuje patrzeć na niego, żeby widzieć, czy rozumie moje pytania. Nie mówiąc o tym, że w reakcjach człowieka jest mnóstwo informacji — co robi z twarzą, oczami, jak pije kawę, gdzie odkłada tyżeczkę. To wszystko nam coś mówi. Zresztą ja nie przeprowadzam wywiadów. To są normalne rozmowy, coś, co płynie w obie strony. Bardzo często zanim człowiek otworzy gębę, ja gadam parę godzin albo gadamy o rzeczach błahych. (Wójcińska, 2011, p. 229)

Je ne suis pas capable de discuter avec quelqu’un et de noter en même temps. J’ai besoin de regarder la personne pour voir si elle comprend mes questions. Sans parler du fait qu’il y a beaucoup d’informations dans les réactions de l’homme : dans ce qu’il fait avec son visage, ses yeux, sa manière de boire le café, l’endroit où il pose sa petite cuillère. Tout cela nous dit quelque chose. D’ailleurs je ne fais pas d’interview. Ce sont des conversations normales, quelque chose qui coule des deux côtés. Très souvent, avant que la personne n’ouvre la bouche, je bavarde pendant plusieurs heures ou bien nous parlons de choses triviales.

Enfin, tant Alexievitch qu’Hugo-Bader attendent de ce matériau humain qu’il dessine indirectement des tendances macroscopiques qui excèdent le vécu individuel. Pour Hugo-Bader, un reportage est bon : « Quand il a une profondeur, il explique quelque chose. Il montre des phénomènes sociaux sur la base de personnes concrètes¹⁹. » Alexievitch tient un discours similaire :

On peut dire que j’ai affaire à des versions – chacun a la sienne propre, d’où resurgit l’image de toute une époque et des gens qui y vivaient, selon le nombre de ces versions, et leurs entrecroisements. Mais je ne voudrais pas qu’on dise de mon livre : « Ses héros sont vrais », et puis c’est tout. Je cherche une image, un rythme²⁰... (Alexievitch, 2015, p. 26)

19. *Gdy ma głębię, coś tłumaczy. Pokazuje zjawiska społeczne na przykładzie konkretnych ludzi, Ibid.*, p. 236.

20. Voir note 11.

Hugo-Bader est donc très proche d'Alexievitch quand il est question de sa relation aux témoins, de sa manière de les approcher, de gagner leur confiance et de les pousser à se dévoiler au travers du bavardage quotidien afin de faire d'eux des chantres de leur époque malgré eux. Eu égard au retentissement des livres d'Alexievitch dans le monde russophone dès le milieu des années 1980, son influence sur le reporter polonais est plausible, bien qu'elle semble limitée à la méthode et à certaines thématiques. Le traitement des données diffère radicalement chez Hugo-Bader qui, tout en laissant les voix s'exprimer pleinement dans son œuvre, n'adhère pas totalement à ce qu'Alexievitch qualifie de « genre à voix²¹ », préférant laisser libre cours à son inventivité narrative. En cela, il semble faire un clin d'œil à Ryszard Kapuściński.

Ryszard Kapuściński

L'œuvre de Kapuściński qui semble la plus pertinente pour tenter une comparaison avec Hugo-Bader est bien entendu son fameux *Imperium* (1993), dont l'épine dorsale est constituée d'un long séjour en Russie de presque deux ans et demi entre 1989 et 1992. Contrairement à Hugo-Bader, Kapuściński ne se sent pas spécialiste du sujet :

[...] nigdy nie zajmowałem się bliżej tym krajem, nie jestem specjalistą, nie byłem rusycystą, sowietologiem, kremlologiem itd. Pochłaniał mnie Trzeci Świat, kolorowe kontynenty Azji, Afryki i Ameryki Łacińskiej i temu się niemal wyłącznie poświęcałem. Moja rzeczywista znajomość Imperium była więc znikoma, wrywkowa, powierzchowna²². (Kapuściński, 2002, p. 84)

[...] je ne me suis jamais intéressé de près à ce pays dont je ne suis pas spécialiste, n'étant ni russisant ni soviétologue ni kremlinologue, etc. Ce qui me passionne, c'est le tiers-monde, les continents colorés de l'Asie, l'Afrique et l'Amérique latine auxquels j'ai consacré presque toute ma carrière. Ma connaissance de l'*Imperium* était par conséquent insignifiante, fragmentaire, superficielle. (Kapuściński, 2014, p. 664)

21. ALEXIEVITCH, 2013b, p. 48.

22. L'édition originale d'*Imperium* date de 1993.

Cette connaissance incomplète n'empêche toutefois pas Kapuściński de vouloir embrasser l'espace soviétique dans son ensemble, afin de suivre le processus de délitement de la dictature.

Face à la masse d'informations qu'il réunit, il applique une stratégie que Beata Nowacka décortique en trois phases : sélection, approximation et subjectivisme²³. Kapuściński est en effet le principal fil conducteur d'*Imperium*, réunissant en sa personne tous les ressorts narratifs qui consistent pour l'essentiel en la description de ce qu'il voit, entend, pense et des associations que lui inspire la réalité, éventuellement en relation avec des lectures connexes. Même si le texte est ponctué de quelques dialogues, la voix de ses interlocuteurs n'occupe qu'une place marginale par rapport à son propre filtre de perception. Cette extériorité le distingue d'Alexievitch dont Hugo-Bader est plus proche à cet égard, surtout à partir de *La Fièvre blanche*.

Pour différencier Hugo-Bader de Kapuściński dans la manière dont ils abordent la Russie, Mariusz Szczygieł convoque une image animalière qui évoque cette distance plus ou moins rapprochée par rapport aux événements et aux gens :

*I oto Jacek Hugo-Bader wchodzi w imperium dla mnie. Bo kiedy czytam jego reportaże, mam wrażenie, że specjalnie dla mnie, czytelnika przeżywa te wszystkie przygody. Przeżywa je niejako w moim imieniu. Wiem, że inni też mają takie wrażenie: czytają i czują, że to jest ich człowiek tam. I włązie, gdzie ja bym się bał wleźć.
Ryszard Kapuściński opisywał imperium z lotu ptaka; uchwycił mechanizmy myślenia, zachowań, procesów.
Hugo-Bader opisuje imperium z perspektywy walęjącego się psa; chwytą mechanizmy myślenia, zachowań, procesów i na dodatek szczura za ogon. (SZYCZYGIEŁ, 2011, p. 5)*

Et voici que Jacek Hugo-Bader pénètre pour moi dans l'*Imperium*. Car, en lisant ses reportages, j'ai le sentiment que c'est spécialement pour moi, lecteur, qu'il vit toutes ces aventures. En mon nom, en quelque sorte. Je sais que d'autres, comme moi, se diront en lisant que c'est leur homme qui est là-bas. Avec ça, il fourre son nez là où, moi, j'aurais eu peur d'aller.

Ryszard Kapuściński a décrit l'imperium à vol d'oiseau ; il a saisi les mécanismes de pensée, les modes de comportement, les processus.

Hugo-Bader décrit l'*Imperium* en adoptant le point de vue du chien errant : il saisit les mécanismes de pensée, les modes de comportements, et, en plus, il attrape le rat par la queue.

23. NOWACKA, 2004, p. 104.

Alors que Kapuściński procède « à vol d'oiseau », Hugo-Bader se place du point de vue du « chien errant ». Les deux reporters représentent ainsi deux voies plus ou moins opposées que l'on peut – à défaut de mieux – qualifier de lointaine et rapprochée. Toutefois, il n'est pas anodin que cette distinction ne devienne évidente qu'à partir de *La Fièvre blanche* dont Szczygiel rédige la préface.

Au début des années 1990, les projets de Kapuściński et ceux d'Hugo-Bader sont intimement liés. Les reportages qui composent *Imperium* paraissent initialement dans *Gazeta Wyborcza* en 1992-1993. Hugo-Bader débute alors sa carrière dans la section reportage et commence à publier ses textes en 1993, c'est-à-dire immédiatement après Kapuściński. La pression du maître paraît inévitable et il est difficile de ne pas voir ses premières enquêtes comme un approfondissement du travail de Kapuściński sur le déclin de l'URSS. La ligne éditoriale de *Gazeta Wyborcza* est un important trait d'union entre les deux auteurs qui, bien qu'ayant vingt-cinq ans d'écart, ont en commun une expérience du communisme, une sensibilité démocratique et une méfiance congénitale vis-à-vis du pouvoir russe. Ce pouvoir est le héros principal d'*Imperium* sous une forme autoritaire qui transcende les époques tsariste, soviétique et post-soviétique²⁴. Il est également présent en filigrane dans tous les textes russes d'Hugo-Bader, qui en fait sa propre grille d'interprétation, pertinente pour décoder le nouveau pouvoir des entreprises capitalistes, comme Gazprom dans « Russie – Émirat Soviétique Uni » [Rosja – Zjednoczony Emirat Radziecki, 1998] :

Tworzyli własną służbę bezpieczeństwa, straż pożarną, banki, satelity, linie kolejowe, własne terytorium i miasta, w których żyje ich własny lud, bo tubylcy koczują po pustkowiach. Na piątym piętrze futurystycznego pałacu zasiada imperator, jeden z najbogatszych ludzi na świecie: prezes zarządu Rosyjskiej Spółki Akcyjnej Gazprom. Tworzyli imperium, ale wcześniej znali tylko ten kraj, Związek Radziecki, więc ta nowa ojczyzna na każdym kroku upodabniała im się do Kraju Rad, tyle że bez tyranii. (Hugo-Bader, 2010, p. 181)

Ils ont leur propre service de sécurité, leurs propres sapeurs-pompiers, leurs banques, leurs satellites, leurs lignes de train, leur propre territoire et leurs villes dans lesquelles vit leur propre peuple car les indigènes campent sur des terrains vagues. Au cinquième étage de leur palace futuriste siège l'empereur, un des hommes les plus riches du monde : le président de la direction de la Société anonyme russe Gazprom.

24. MIERZENEK, 2008, p. 127.

Ils ont créé un empire, mais avant cela ils n'ont connu qu'un seul pays – l'Union soviétique –, et donc cette nouvelle patrie s'est mise à ressembler à chacun de ses pas au Pays des Soviets, la tyrannie en moins.

La reprise par Hugo-Bader du champ lexical de l'impérialisme pour décrire le fonctionnement de la société russe qui gère le gaz naturel tend à confirmer sa filiation avec Kapuściński, même s'il adopte une approche différente. Contrairement à son aîné, il ne se risque pas à des généralisations philosophiques ou politiques qui dépassent le cadre observé ; il semble s'en tenir à une restitution des scènes auxquelles il a pris part, tout en étayant leur déroulement avec des informations factuelles, statistiques, culturelles et littéraires. Tandis que Kapuściński tente de déduire des tendances, Hugo-Bader s'attend à ce qu'elles surgissent d'elles-mêmes des tableaux qu'il compose. L'auteur de *La Fièvre blanche* se montre dès lors plus modeste dans son écriture, abordant ses sujets avec une plus grande distance qui l'autorise à frôler l'humour et l'ironie.

En revanche, Hugo-Bader se rapproche de son aîné dans l'utilisation des chapitres-tableaux que Mariusz Wilk a si sévèrement critiqués dans *Wilczy notes* (Wilk, 2012, p. 51²⁵), traduit en français sous le titre *Le Journal d'un loup* (Wilk, 2014, p. 73). Procédés subtils permettant de gérer l'ampleur du matériau, les tableaux en provenance de différents coins de la Russie forment une mosaïque imprécise qui tend à traduire l'essence du pays en déclin²⁶. Ce procédé est efficace car il permet de produire des reportages autonomes, ayant du sens par eux-mêmes lors de leur publication dans les journaux, et de garantir une valeur ajoutée au livre qui réunit toutes les pièces du puzzle pictural. Ainsi, le paysage de la Kolyma n'apparaît dans son entièreté que dans *Le Journal de la Kolyma*.

Le reporter en voyage est le nœud qui permet à tous ces tableaux de tenir ensemble. Dans le cas d'Hugo-Bader, la route joue elle aussi un rôle unificateur. Toutefois, il y a un élément moins évident qui est déjà très présent chez Kapuściński, notamment dans *Podróże z Herodotem* (Kapuściński, 2004), publié en français sous le titre, *Mes Voyages avec Hérodote* (Kapuściński, 2006), et qui est amplifié par Hugo-Bader : la littérature. Dans sa préface à *Dans la vallée paradisiaque, parmi les mauvaises herbes*, l'écrivaine et journaliste Małgorzata Szejnert affirme pourtant qu'il « n'aime pas être influencé par ses lectures » : « Quand il lit de

25. L'édition originale date de 2007.

26. MIERZENEK, 2008, p. 132.

trop, il perd son énergie et sa curiosité²⁷. » Il semble néanmoins que le rôle de la lecture augmente au fil des années, passant de la simple allusion à une composante à part entière de la trame. Parmi tous les auteurs de référence, ceux qui exercent les fonctions les plus fondamentales sont, d'une part, Varlam Šalamov dans *Le Journal de la Kolyma*, et, d'autre part, Mikhail Vasiliev et Sergej Guščev, les auteurs du *Reportage du XXI^e siècle*, dans *La Fièvre blanche*. C'est par cet intermédiaire qu'Hugo-Bader prend de la hauteur et force quelque peu les images allégoriques à surgir de la réalité qu'il décrit dans ses reportages afin d'atteindre cette « supériorité des faits²⁸ » préconisée par Hanna Krall.

Hugo-Bader assume ainsi la paternité de Kapuściński, qu'il cite d'ailleurs dans *Le Journal de la Kolyma* (Hugo-Bader, 2015, p. 134), tout en cherchant sa propre voie – aidé notamment par Alexievitch –, sans pour autant rompre avec l'école polonaise du reportage dont il est aujourd'hui est des membres les plus représentatifs.

Bibliographie

Œuvres

Œuvres en version originale

ALEXIEVITCH Svetlana, 2013a [1985], *U vojny ne ženskoe lico* [La guerre n'a pas un visage de femme], Vremja, Moscou, 330 p, https://aldebaran.ru/author/aleksievich_svetlana/kniga_u_voyinyi_ne_jenskoe_lico/ (consulté le 29 décembre 2015).

ALEXIEVITCH Svetlana, 2013b [1989], *Cinkovye mal'čiki* [Cercueils de zinc], Vremja, Moscou, 328 p., http://loveread.ec/read_book.php?id=28331&p=1 (consulté le 29 décembre 2015).

ALEXIEVITCH Svetlana, 2013c [1997], *Černobyl'skaja molitva. Hronika buduščego* [La supplication], Vremja, Moscou, 310 p. https://aldebaran.ru/author/aleksievich_svetlana/kniga_černobyilskaya_molitva_hronika_budushego/ (consulté le 29 décembre 2015).

27. [...] *Nie lubi sugerować się lekturami. Jak się za bardzo naczyta, traci energię i ciekawość*, SZEJNERT, 2010, p. 6.

28. Cité dans SZCZYGIEŁ, 2015, p. 12.

ALEXIEVITCH Svetlana, 2013d, *Vremja sekond khend* [La fin de l'homme rouge], Vremja, Moscou, 530 p., https://aldebaran.ru/author/aleksievich_svetlana/kniga_vremya_sekond_hyend/ (consulté le 29 décembre 2015).

HUGO-BADER Jacek, 2006, „Hugo-Bader Jacek” in *Gazeta Wyborcza*, 6/12/2006, URL: <http://wyborcza.pl/1,77023,3775771.html> (consulté le 29 décembre 2015).

HUGO-BADER Jacek, 2011 [2009], *Biała gorączka* [La fièvre blanche], Wydawnictwo Czarne, Wołowiec, 396 p.

HUGO-BADER Jacek, 2010, *W rajskiej dolinie wśród zielska* [Dans la vallée paradisiaque, parmi les mauvaises herbes], Wydawnictwo Czarne, Wołowiec, 400 p.

HUGO-BADER Jacek, 2011, *Dzienniki kołymskie* [Journaux de la Kolyma], Wydawnictwo Czarne, Wołowiec, 320 p.

HUGO-BADER Jacek, 2014, *Długi film o miłości. Powrót na Broad Peak* [Long film d'amour. Retour à Broad Peak], Znak, Cracovie, 340 p.

KAPUŚCIŃSKI Ryszard, 2002 [1993], *Imperium*, Czytelnik, Varsovie, 360 p.

KAPUŚCIŃSKI Ryszard, 2004, *Podróże z Herodotem* [Mes voyages avec Hérodote], Cracovie, 280 p.

WILK Mariusz, 2007 [1998], *Wilczy notes* [Le journal d'un loup], Les Éditions Noir sur Blanc, Montricher, 224 p.

Œuvres en français

ALEXIEVITCH Svetlana, 2006, *Les Cercueils de zinc*, traduit du russe par BERELOWITCH Wladimir et DU CREST Bernadette, Christian Bourgois, Paris, 373 p.

ALEXIEVITCH Svetlana, 2013, *La Fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement*, traduit du russe par BENECH Sophie, Actes Sud, Arles, 544 p.

ALEXIEVITCH Svetlana, 2015, *Œuvres : La Guerre n'a pas un visage de femme. Derniers témoins. La Supplication*, Actes Sud, Arles, 800 p.

HUGO-BADER Jacek, 2012, *La Fièvre blanche. De Moscou à Vladivostok*, traduit du polonais par ŻUK Agnieszka, Les Éditions Noir sur Blanc, Montricher, 528 p.

HUGO-BADER Jacek, 2015, *Le Journal de la Kolyma*, traduit du polonais par ŻUK Agnieszka, Les Éditions Noir sur Blanc, Montricher, 384 p.

KAPUŚCIŃSKI Ryszard, 2006, *Mes Voyages avec Hérodote*, Plon, Paris, 282 p.

KAPUŚCIŃSKI Ryszard, 2014, *Imperium* dans *Œuvres*, traduit du polonais par PATTE Véronique, Flammarion, Paris, p. 577-905.

WILK Mariusz, 2014, *Le Journal d'un loup*, traduit par DYÈVRE Laurence, Libretto, Lonrai, 208 p.

Critique

Ouvrages

NOWACKA Beata, 2004, *Magiczne dziennikarstwo. Ryszard Kapuściński w oczach krytyków* [Le journalisme magique. Ryszard Kapuściński aux yeux des critiques], Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, Katowice, 147 p.

Articles

ELTCHANINOFF Michel, 2015, « Introduction. "J'écris l'histoire des âmes". Entretien de Svetlana Alexievitch avec Michel Eltchaninoff » in ALEXIEVITCH Svetlana, *Œuvres : La Guerre n'a pas un visage de femme. Derniers témoins. La Supplication*, Actes Sud, Arles, p. 7-15.

MIERZENEK E., 2008, „Spotkanie z Rosją – Ryszard Kapuściński, *Imperium*” [Rencontre avec la Russie – le Ryszard Kapuściński d'*Imperium*] in WOLNY-ZMORZYŃSKI Kazimierz, PIĄTKOWSKA-STEPANIAK Wiesława, NIERENBERG Bogusława, Furman Wojciech (eds.), *Ryszard Kapuściński. Portret dziennikarza i myśliciela* [Ryszard Kapuściński. Portait d'un journaliste et d'un penseur], Wydawnictwo Uniwersytetu Opolskiego, Opole, pp. 127-134.

SZEJNERT Małgorzata, 2010, [sans titre] in HUGO-BADER Jacek, *W rajskiej dolinie wśród zielska*, Wydawnictwo Czarne, Wołowiec, p. 5-6.

SZCZYGIEŁ Mariusz, 2012, « En guise d'avant-propos » in HUGO-BADER Jacek, *La Fièvre blanche. De Moscou à Vladivostok*, traduit du polonais par ŻUK Agnieszka, Éditions Noir sur Blanc, Montricher, p. 7-8.

SZCZYGIEŁ Mariusz, 2015 « La mer dans une goutte d'eau » in *Raconter le réel – le journalisme littéraire en Pologne et en Belgique*, Publication réalisée par l'Institut polonais de Bruxelles à l'occasion du débat/workshop *Raconter le réel* (Mons, le 5 décembre 2015), Institut polonais – Service culturel de l'Ambassade de la République de Pologne, Bruxelles, p. 7-17.

SZCZYGIEŁ Mariusz, 2011, „Zamiast wstępu” in HUGO-BADER JACEK, *Biała gorączka*, Wydawnictwo Czarne, Wołowiec, p. 5.

WÓJCIŃSKA Agnieszka, 2011, „Jacek Hugo-Bader” in *Reporterzy bez fikcji. Rozmowy z reporterami* [Reporters sans fiction. Entretiens avec des reporters], Wydawnictwo Czarne, Wołowiec, pp. 229-240.

Sur les quatre livres que compte l'œuvre de Jacek Hugo-Bader, trois se déroulent en Russie et dans les territoires de l'ex-URSS : *Dans la vallée paradisiaque, parmi les mauvaises herbes* [*W rajskiej dolinie, wśród zielska*, 2002], *La Fièvre blanche* [*Biała gorączka*, 2009] et *Le Journal de la Kolyma* [*Dzienniki kołymskie*, 2010]. Cette prédominance russophone constitue le point de départ du présent article dont l'objet est de situer la personnalité littéraire d'Hugo-Bader, dans la pléiade polonaise des écrivains voyageurs. L'intérêt pour l'espace post-soviétique invite en effet à rapprocher Hugo-Bader de deux écrivains qui se sont illustrés dans le domaine : Svetlana Aleksievitch et Ryszard Kapuściński. En prenant en compte la méthode, la collecte de matériau, la relation aux témoins, le rapport au pouvoir russe, la mise en récit et l'utilisation de la littérature, la comparaison permettra de dégager ainsi quelques-unes des spécificités de l'auteur de *La Fièvre blanche*.

Mots-clés : Hugo-Bader, reportage, Russie, espace post-soviétique, Alexievitch, Kapuscinski.

*Jacek Hugo-Bader in the footsteps of Ryszard Kapuściński
and Svetlana Alexievitch in the former USSR (White
Fever. From Moscow to Vladivostok, 2009)*

Of the four books which were written by Jacek Hugo-Bader, three are held in Russia and in the territories of the former Soviet Union: In the Paradise Valley, Among the Weeds herbes [W rajskiej dolinie, wśród zielska, 2002], White Fever [Biała

gorączka, 2009] and *Kolyma Diaries* [Dzienniki kołymskie, 2010]. This Russianness is the starting point of the present article which aims to place Hugo-Bader's literary personality in the Polish galaxy of travel writers. His interest for post-Soviet space connects Hugo-Bader with two writers who have distinguished themselves in this field: Svetlana Aleksievich and Ryszard Kapuściński. Considering the method, the collection of material, the relationship to witnesses, the vision of Russian power, the storytelling and the use of literature, the comparison will help to identify some of Hugo-Bader's most important specificities.

Keywords: Hugo-Bader, reportage, Russia, post-Soviet space, Alexievitch, Kapuściński.